

Avant-propos

Cécile PETITJEAN

Centre de linguistique appliquée (Université de Neuchâtel)
Laboratoire Parole et Langage (Université de Provence)

1. Présentation du numéro

Ce numéro de la revue TRANEL, intitulé *De la sociolinguistique dans les sciences du langage aux sciences du langage en sociolinguistique. Questions de transdisciplinarité*, a pour finalité d'interroger la place actuelle de la sociolinguistique au sein des sciences du langage et, de manière générale, des sciences sociales. Notre objectif premier est d'observer en quoi la sociolinguistique pourrait constituer un catalyseur potentiel de la reconfiguration des positionnements disciplinaires qui font les sciences du langage (i) en intégrant à ses propres réflexions de nouveaux points de vue; (ii) en étant elle-même intégrée comme nouvelle perspective par d'autres domaines.

Notre finalité n'est pas de proposer (ni de défendre) un point de vue spécifique sur cette question, mais bien au contraire d'observer de quelles manières des chercheurs issus d'horizons scientifiques divers se positionnent par rapport à cette problématique. Il ne s'agit pas d'argumenter en faveur d'une vision de la sociolinguistique mais de voir comment les auteurs thématisent cette question dans leur(s) champ(s) disciplinaire(s). Notre appel à contribution s'est voulu volontairement général, notre souhait étant de permettre aux auteurs de réagir librement à la problématique posée, sans être orientés ou contraints par une perspective théorique ou méthodologique en particulier. En d'autres termes, outre les apports des différents articles sur un plan strictement scientifique, l'un des intérêts de ce numéro est précisément de voir, dans un premier temps, ce que disent les "réactions" des auteurs quant à la question proposée. Cette procédure semble avoir porté ses fruits: il est en lui-même fort intéressant d'observer de quelles manières les auteurs s'emparent de la "notion" de sociolinguistique, choisissent un angle d'approche plutôt qu'un autre pour la questionner, ces choix étant en eux-mêmes significatifs quant aux liens existant entre la sociolinguistique et les autres domaines des sciences du langage.

Par ailleurs, nous tenons à préciser dès maintenant que ce numéro ne prétend bien évidemment pas à l'exhaustivité. Il serait présomptueux de considérer celui-ci comme un bilan, pour la simple raison qu'il est impossible, dans les limites d'un unique numéro, de représenter, d'une

part, l'ensemble du panorama des liens disciplinaires entre sociolinguistique et sciences du langage et, d'autre part, la complexité des points de vue s'y rapportant. Nous considérons donc ce numéro comme un point de départ, qui, nous l'espérons, sera à même de susciter de nouvelles questions, des commentaires et des critiques qui seront en mesure de faire fructifier les échanges et les débats scientifiques en lien avec notre problématique initiale¹. Nous tenons également à évoquer une des limites de ce numéro, à savoir que certaines disciplines n'y sont malheureusement pas représentées. Nous pensons plus particulièrement à la syntaxe, l'un des domaines qui a su entraîner des remises en question fondamentales dans le champ de la sociolinguistique (cf. à ce sujet les nombreux travaux réalisés par Françoise Gadet²). Cette absence nous paraît bien trop regrettable pour la passer sous silence, et, si nous assumons pleinement le vide que cela laisse dans notre numéro, nous espérons que cette discipline aura la place qu'elle mérite dans les discussions futures en découlant.

Face à la problématique posée, les auteurs ont choisi différents cheminements. Philippe Blanchet, Jean-Michel Eloy et Georges Lüdi privilégient un point de vue majoritairement épistémologique et théorique. Francesco Cangemi & Michele Loporcaro, Marcello Barbato, Stephan Schmid et Giovanni Abete donnent chacun une large place, au travers d'études de cas, à des réflexions relatives aux avantages et aux limites théoriques et méthodologiques des échanges disciplinaires au sein des sciences du langage. Enfin, Evelyne Pochon-Berger et Cécile Petitjean s'orientent préférentiellement vers une problématisation des liens entre la sociolinguistique et les autres champs des sciences sociales. Se pose ici la question des priorités qui sont celles des auteurs en fonction du rôle qu'ils accordent à la sociolinguistique et de leurs affiliations disciplinaires: pour certains, la sociolinguistique est un "objet" que l'on ne peut pas ne pas questionner d'un point de vue théorique et épistémologique; pour d'autres, elle constitue un horizon, une globalité, qui s'avèrent nécessaires pour réfléchir et/ou apporter des éléments de réponse à des questionnements méthodologiques. Dans les lignes qui suivent, nous allons nous concentrer sur les grandes thématiques qui traversent l'ensemble des contributions, à savoir les définitions de la sociolinguistique proposées par les auteurs, les réflexions quant au débat entre linguistique interne et externe, les avantages et les limites méthodologiques de l'interdisciplinarité et, enfin, les éventuelles "zones de silence" apparaissant dans le réseau interdisciplinaire au sein duquel s'inscrit la sociolinguistique.

¹ L'idéal serait par exemple que ce numéro et les réactions qu'il suscitera donnent lieu à un colloque ou à une journée d'étude.

² Par exemple: Gadet, F. (1997): La variation, plus qu'une écume. *Langue française*, 115, 5-18.

2. Quelle(s) sociolinguistique(s)?

L'un des premiers constats qu'il est possible de faire à la lecture de ce numéro réside dans la très grande diversité des définitions qui sont proposées de la sociolinguistique. Certains auteurs s'intéressent de manière privilégiée à cette question définitoire (P. Blanchet, J.-M. Eloy, C. Petitjean); d'autres, pour lesquels la délimitation de la discipline n'est pas une priorité, font le choix d'une définition généraliste (E. Pochon-Berger) ou d'une assimilation de la sociolinguistique à l'approche variationniste (M. Barbato, S. Schmid) laquelle peut se rapprocher du domaine des variétés en contact (F. Cangemi & M. Loporcaro). P. Blanchet pose comme fondement minimal commun aux sociolinguistes le fait que "*les phénomènes linguistiques sont avant tout des phénomènes sociaux infiniment hétérogènes et ouverts intriqués dans l'ensemble des autres phénomènes sociaux*" (18) et place la question de ce qu'est la sociolinguistique au cœur de réflexions relatives à sa *disciplinarité*, sur le plan de son identité comme de son altérité. J.-M. Eloy propose comme une perspective centrale, voire fédératrice, que la sociolinguistique s'occupe prioritairement "*de l'existence de langues, phénomène au sein duquel se nouent des lignes de force nombreuses, hétérogènes, et complexes au sens précis de la théorie de la complexité*" (27). D'autres auteurs, dans le cadre de ce volume, prennent la sociolinguistique comme un *tout*, en thématissant des définitions très générales, comme M. Barbato pour qui l'objet de la sociolinguistique est "*la langue dans son contexte social*" (78), définition que l'on peut retrouver, à peu de chose près, chez E. Pochon-Berger (127). F. Cangemi & M. Loporcaro ne proposent pas de définition en tant que telle de la sociolinguistique; toutefois, au travers de leur étude sur les voyelles finales dans quelques patois de l'Italie du Sud, ils laissent entendre une conception de la sociolinguistique qui se confond avec la perspective variationniste, tout comme cela transparaît dans l'étude présentée par S. Schmid. Il est donc intéressant de noter que cette assimilation traditionnelle entre sociolinguistique et linguistique variationniste est toujours d'actualité: ce qui est remarqué ici n'est pas le choix de privilégier une telle approche mais de désigner celle-ci par le seul terme de sociolinguistique.

La définition d'un domaine tel que la sociolinguistique est intrinsèquement liée à la question des frontières disciplinaires ou encore à l'indépendance de la discipline dans le champ pluridisciplinaire des sciences du langage. Sont donc thématisés les questionnements, somme toute traditionnels mais encore vifs, concernant (1) le fait de savoir si la sociolinguistique s'apparente à un domaine de la linguistique ou si elle se constitue comme une linguistique à part entière; (2) le fait d'évaluer les degrés de proximité qu'entretient la sociolinguistique avec, d'une part, la linguistique, et, d'autre part, la sociologie. Différentes positions émergent à ces sujets.

Certains auteurs ont ainsi choisi de traiter le problème de la "disciplinarité" et de l'interdisciplinarité de la sociolinguistique d'un point de vue majoritairement théorique (P. Blanchet, J.-M. Eloy, G. Lüdi). Un intérêt tout particulier est apporté à l'évaluation des enjeux et des effets de cette pluralité disciplinaire dans la circonscription même de la sociolinguistique, dans son identité disciplinaire qui passe tout naturellement par l'identification de ce qui la distingue des autres disciplines linguistiques. Quelles sont les relations entre interdisciplinarité et sociolinguistique? Est-ce que l'interdisciplinarité est un moyen de délimiter les frontières de la discipline ou au contraire un facteur d'opacité? Est-ce un avantage ou une limite? L'interdisciplinarité est-elle en d'autres termes un cas particulier susceptible de caractériser les choix sous-jacents à l'élaboration d'une discipline? P. Blanchet insiste à ce sujet sur la nécessité de considérer l'interdisciplinarité comme un processus, commun à l'ensemble des sciences, et non comme un état qui qualifierait une discipline (ce qu'il désigne par le terme d'*interdiscipline*). Selon cet auteur, la sociolinguistique peut être conçue soit comme une discipline des sciences du langage, soit comme une discipline de la sociologie ou encore comme une *interdiscipline* qui se situerait, entre autres, à la croisée de ces deux domaines. En définissant clairement ce qui distingue les notions de *pluridisciplinarité*, d'*interdisciplinarité* et de *transdisciplinarité*, l'auteur insiste sur le fait qu'elles s'apparentent toutes trois à des *processus* qui traversent toutes les disciplines scientifiques, et non à des *états* spécifiques qui constitueraient le cœur définitoire de ce qui serait alors une interdiscipline. Pour P. Blanchet, la sociolinguistique est une discipline à part entière parcourue par de multiples mouvements interdisciplinaires et, si elle peut, selon les objectifs, se rapprocher des sciences du langage ou de la sociologie, elle n'est une sous-partie ni des unes ni de l'autre. Pour J.-M. Eloy, la sociolinguistique est constituée de multiples « *croisements disciplinaires* » (28) qui, s'ils entraînent inévitablement une forte hétérogénéité, n'enlèvent rien au fait que la sociolinguistique est une discipline qui s'intéresse précisément à la langue comme une entité par essence complexe, nécessitant par là même une multiplication des points de vue s'y rapportant. L'auteur met en avant l'idée selon laquelle, si l'apparence de "désordre" qui caractérise pour beaucoup le domaine de la sociolinguistique, a longtemps été perçue comme une faiblesse, elle peut et doit être considérée au contraire comme une "*modalité 'normale' de la marche en avant de la sociolinguistique*" (31). L'hétérogénéité propre à la sociolinguistique, et de là sa capacité à s'ouvrir à de nouveaux champs et à intégrer de nouvelles perspectives, la placent de fait "*en avant-garde*" (44) dans le domaine des sciences du langage. D'après J.-M. Eloy, la sociolinguistique, de par son degré de tolérance aux nouvelles problématiques, est un espace privilégié dans les sciences du langage où peuvent être accueillis de nouvelles approches et points de vue, qui peuvent parfois s'instituer à leur tour en tant que discipline à part entière. Il est intéressant

de soulever le parallèle qui se dessine entre, d'une part, cette *progression* scientifique rendue possible par la sociolinguistique, et, d'autre part, les questionnements disciplinaires thématiques par S. Schmid. En effet, ce dernier se demande dans le cadre de sa contribution si la sociophonétique doit être affiliée à la phonétique ou à la sociolinguistique, ou si elle ne constitue au final qu'une "*discipline-pont*" (106) entre ces deux domaines. Il est particulièrement intéressant d'observer que des débats émaillant initialement la sociolinguistique se retrouvent au niveau des disciplines qu'elle a en partie instituées.

Les auteurs ne se positionnent pas tous de la même façon vis-à-vis de cette question de la discipline. L'article de G. Lüdi est à ce sujet remarquable en cela qu'il ne part pas de frontières disciplinaires pré-établies, de la mise en relation de disciplines séparées, mais de "principes" théoriques qui sont présentés comme devant transcender les frontières isolant les sciences qui composent le champ d'étude du langage. Le terme de sociolinguistique n'apparaît quasiment pas dans sa contribution mais elle est présente à chacune de ses lignes. Il semblerait que se dessine ici une vision de la sociolinguistique non pas comme l'étiquette donnée à une discipline ou à un point de vue spécifique porté sur la langue, mais comme une sorte de métaregard se déployant au travers de toutes les sciences du langage par l'entremise de la question du plurilinguisme: l'auteur privilégie une perspective *a-disciplinaire* pour mettre à jour l'importance qu'il y a à privilégier une linguistique du plurilinguisme comme cadre principal à toute problématique relative au fait langagier.

3. Un débat historique toujours d'actualité: linguistique interne vs. linguistique externe

Outre le fait que, pour certains auteurs, la question des liens entre *une discipline* sociolinguistique et les autres domaines des sciences du langage reste prioritaire, on constatera que le débat entre linguistique interne et externe reste encore aujourd'hui d'actualité dans les réflexions scientifiques. Il est également intéressant de voir dans le cadre de ce numéro se confronter des positions très tranchées quant à ce débat, certains considérant que la sociolinguistique se doit de se défendre contre les attaques de la "*structuro-linguistique*", cette dernière ayant tendance à dévaluer et à marginaliser le regard sociolinguistique au sein des sciences du langage (P. Blanchet), d'autres estimant que, si opposition il y a, elle ne peut être que positive et s'apparente à une ressource indispensable à l'évolution de la linguistique en général: "*comment s'intéresser aux langues sans prendre en compte à la fois les structures systémiques ET l'existence (sociale et historique en particulier) des locuteurs et des langues?*" (J.-M. Eloy, 33). En partant du thème des frontières de langues, J.-M. Eloy met en avant l'intérêt qu'il y aurait à ne pas réduire cette opposition, seule l'intégration d'une linguistique interne et d'une linguistique externe

rendant possible le traitement de la complexité du fait langagier: il défend ainsi la "*'grande unification', entre le fonctionnement social (au sens de l'approche compréhensive) et les contraintes systémiques, elles aussi socialement organisées et construites mais sémiotiquement bien différentes, qu'on qualifie parfois de 'proprement linguistiques'*" (35). On voit ce faisant se dessiner une scission entre, d'une part, une sociolinguistique qui se définit en grande partie sur une opposition à la linguistique structurale, qui s'identifie dans son altérité, et, d'autre part, une sociolinguistique qui se positionne davantage comme collaborant avec d'autres approches s'intéressant dans une plus large mesure à la dimension systématique de la langue, parce que disposant d'un même objectif, bien qu'au travers d'une implémentation différente, à savoir la compréhension des logiques inhérentes aux pratiques langagières. Dans les deux cas, la prise en compte du social dans l'explicitation des pratiques langagières n'est pas posée comme une option: son caractère indispensable n'empêche toutefois pas de pouvoir prendre en compte des logiques systémiques en fonction des priorités scientifiques que l'on se donne et de l'adoption d'une conception renouvelée de la notion de système.

En survolant les évolutions touchant aux regards qui ont pu être portés sur les langues, G. Lüdi tente de déconstruire, d'une part, le fait que la langue est considérée comme un ensemble de règles dont l'existence et l'évolution sont dissociées des pratiques des acteurs et, d'autre part, le fait de représenter les langues comme des objets séparés assimilables à des communautés dont on pense pouvoir définir avec précision les frontières. Loin d'être un système par rapport auquel le rôle du locuteur se limite à l'implémenter, la langue émerge des activités qu'elle rend possibles: "*le langage comme pratique (linguaging) plutôt que comme structure (language), comme quelque chose que nous faisons plutôt que quelque chose sur quoi nous fondons nos activités*" (51). Cette conception émergentiste de la langue permet de proposer une vision "socialisée" de la notion de système: la notion de microsystème, qui fait pendant à celle de répertoire plurilingue, reconfigure la notion de langue, qui, loin d'être un vaste système d'unités décontextualisées³, s'apparente à des organisations d'un nombre restreint d'unités qui se construisent et se remodèlent dans et par les pratiques des acteurs, lesquels choisissent de mobiliser ces organisations en fonction des situations dans lesquelles ils interagissent. Alors que la notion de système implique une séparation entre la structure linguistique et le locuteur qui est censé l'instancier, celle de microsystème replace celui-ci comme acteur configurant pas à pas dans l'interaction les ressources langagières dont il dispose. Ce thème des liens entre sociolinguistique et système linguistique peut également se lire à

³ La notion de contexte est envisagée ici comme renvoyant à la situation d'interaction par et dans laquelle sont invoqués les faits de langue.

d'autres croisées disciplinaires: l'article de M. Barbato offre un éclairage particulièrement intéressant sur cette question, en évoquant notamment les liens entre histoire linguistique interne et externe. Si la sociolinguistique a beaucoup apporté à l'histoire linguistique interne, l'auteur montre aussi que certains changements grammaticaux sont directement liés au fonctionnement interne de la langue et non uniquement à des facteurs externes.

4. Sociolinguistique et interdisciplinarité: avantages et limites méthodologiques

A la multiplicité des points de vue relatifs aux rôles et aux enjeux de l'interdisciplinarité en sociolinguistique répond la pluralité des types de relations interdisciplinaires qui est proposée dans ce volume: (1) des interactions disciplinaires entre la sociolinguistique et les autres domaines des sciences du langage, comme la dialectologie (F. Cangemi & M. Loporcaro, G. Abete), la phonétique (S. Schmid, G. Abete), l'analyse conversationnelle (E. Pochon-Berger, C. Petitjean) et l'analyse de discours⁴ (C. Petitjean); (2) des interactions disciplinaires entre la sociolinguistique et les autres disciplines des sciences sociales (sociologie, psychologie sociale, cf. les articles d'E. Pochon-Berger et de C. Petitjean).

Cette mise en pratique de l'interdisciplinarité construit l'un des nœuds parmi les plus importants de ce volume et qui réside dans les réflexions qui sont proposées quant à la faisabilité de l'interdisciplinarité et aux conséquences de celle-ci sur les méthodologies utilisées. L'article de G. Abete est à ce sujet particulièrement central en cela qu'il met en avant l'idée selon laquelle la méthodologie crée les données (elle ne se contente pas de nous permettre d'observer des données existant en elles-mêmes et pour elles-mêmes): l'auteur montre que, selon la méthode employée, les phénomènes étudiés seront plus ou moins visibles aux yeux de l'analyste. En d'autres termes, une méthodologie a le pouvoir de donner une importance particulière à certains phénomènes langagiers, ou au contraire de les effacer. Si ce constat n'a rien de nouveau, l'article de G. Abete a le mérite d'objectiver avec brio cet état de fait. D'où l'intérêt de reconfigurer et de complexifier les techniques de recueil de données en les enrichissant des innovations proposées dans d'autres domaines. Dans sa contribution, G. Abete parvient à s'accommoder des difficultés découlant d'un paradoxe en apparence insoluble: comment associer un recueil de données "spontanées" et une analyse phonétique fine? L'auteur montre qu'il est possible de réaliser des analyses fines du signal sur des données qui n'ont pas été recueillies en laboratoire mais sur une barque de pêcheur (115). Et

4 On pourrait considérer l'analyse de discours non pas comme une discipline des sciences du langage mais comme une méthode d'analyse transversale. Nous n'avons malheureusement pas la place ici de rentrer dans ce type de débat et nous excusons par avance pour la légèreté avec laquelle nous traitons cette question.

le plus intéressant réside dans le fait que cette volonté n'est pas ici prioritairement théorique mais provient d'une nécessité imposée par la nature même du phénomène à observer, les méthodologies de recueil des données en vigueur dans la sphère des analyses phonétiques pouvant poser problème lorsqu'on les applique à des données de nature dialectologique. Ce n'est donc pas un choix théorique mais une nécessité méthodologique. On retrouve d'ailleurs cette idée que l'interdisciplinarité n'est pas une possibilité mais une "contrainte" dans l'article de C. Petitjean qui montre que le traitement de la notion de représentation sociale en sociolinguistique oblige à un positionnement au carrefour des disciplines des sciences sociales. Dans sa contribution, C. Petitjean met en avant le fait que la notion de représentation, qui est au cœur des questionnements sociolinguistiques actuels, rend indispensable l'invocation de disciplines telles que la sociologie et la psychologie sociale, en partie à cause du fait que cette notion questionne en profondeur les interrelations entre le sujet, le social et la langue. Les échanges interdisciplinaires peuvent, d'une part, pallier les limites des réflexions proposées par chacune des approches s'intéressant à la même notion, et, d'autre part, donner naissance à de nouveaux cadres méthodologiques pensés dans le but de respecter au mieux les multiples dimensions théoriques d'une telle notion. L'auteure présente ainsi une nouvelle approche des représentations, l'analyse des représentations-en-action, comme une illustration du caractère potentiellement fructueux de l'intégration des perspectives.

Dans le même temps, certains auteurs soulignent que, si les croisements disciplinaires sont souvent indispensables, il faut prendre garde aux conséquences parfois dangereuses que ceux-ci peuvent avoir au niveau de l'interprétation des données. Ainsi, l'article de F. Cangemi & M. Loporcaro met en avant que l'importation insuffisamment surveillée de concepts sociolinguistiques en dialectologie peut amener à soutenir des hypothèses dialectologiques erronées. Dans le même temps, les auteurs montrent que ce n'est qu'au travers d'une application réfléchie de ces concepts que le dialectologue peut renforcer des hypothèses innovatrices qui rendent mieux compte de la complexité des phénomènes observés. Dans le cadre de l'analyse de l'alternance des vocalismes finaux dans certaines variétés du sud de l'Italie, si la notion de contact peut engendrer deux hypothèses, celle de la standardisation et celle de la koineisation, c'est bien l'intégration raisonnée de logiques dialectologiques et sociolinguistiques qui permet de valider la seconde interprétation. De la même façon, M. Barbato, en discutant des liens existant entre sociolinguistique et linguistique historique, souligne les limites de l'intégration des deux perspectives, notamment sur les plans méthodologique et analytique. En effet, si, d'un point de vue théorique, l'intérêt de ce croisement ne fait que peu de doute, son implémentation pratique peut poser un certain nombre de problèmes, au nombre desquels on peut citer la difficulté à trouver des informations sociologiques précises à propos des textes et de leurs

auteurs, les dangers à appliquer des catégories sociologiques modernes à la description des sociétés du moyen-âge ou encore le fait que les textes médiévaux ne reflètent pas forcément la langue parlée à l'époque concernée. Enfin, certains auteurs insistent sur les difficultés qu'il peut y avoir à créer des ponts entre les disciplines. Ainsi, E. Pochon-Berger relève la fragilité des liens existant entre sociolinguistique et analyse conversationnelle, alors même que ces deux approches partagent un certain nombre de réflexions sur la dimension sociologique des faits langagiers. L'auteure évoque ainsi une conception particulière du contexte dans l'analyse conversationnelle d'orientation ethnométhodologique, qui est quelque peu différente de celle que l'on peut rencontrer dans des approches sociolinguistiques (par exemple l'approche variationniste) et qui a le mérite de se positionner clairement sur la conception du social qui est privilégiée et sur les liens entre sujet, société et pratiques langagières situées. Ainsi, selon l'auteure, le contexte n'est pas conçu comme un donné préfigurant les pratiques interactionnelles actualisées par les locuteurs mais "*un phénomène dynamique, (re)configuré par les participants à chaque instant de l'interaction à travers l'enchaînement de leurs conduites*" (130). Plus encore, les caractéristiques sociales des interactants, renvoyant aux grandes catégorisations traditionnellement employées par une partie de la sociolinguistique, telles que le sexe, l'âge ou la catégorie socioprofessionnelle, ne sont pas conçues comme des entités préexistantes qui prédétermineraient les activités des interactants: elles sont au contraire posées comme des entités qui sont implémentées et reconfigurées par les interactants eux-mêmes lorsqu'elles s'avèrent pertinentes pour les activités en cours dans une interaction donnée. Il ne s'agit donc plus pour l'analyste de définir les liens potentiels existant entre des étiquetages sociologiques et des pratiques langagières mais d'observer dans les pratiques situées les manières dont les acteurs choisissent d'invoquer les différentes composantes qui font d'eux des acteurs sociaux.

5. Des "zones de silence"?

Comme un effet de miroir généré par ces questions de faisabilité méthodologique dans un contexte hautement interdisciplinaire, apparaît le thème du caractère distendu des dialogues tels qu'ils apparaissent entre certaines disciplines des sciences du langage. Ainsi, S. Schmid questionne le fait que le préfixe *socio* ne s'accrole qu'à certaines disciplines et non à d'autres. Ainsi, il n'y a pas encore trace, tout du moins au niveau des étiquettes, de la *sociomorphologie* ou de la *sociosyntaxe*. Ces zones de pseudo-silence peuvent-elles sous-entendre que certains niveaux d'analyse linguistique seraient davantage porteurs d'"informations sociales" que d'autres? Que certaines unités seraient plus à même de servir de marqueurs au sens labovien du terme? Ce sont les questions que thématise cet auteur en conclusion de sa contribution. E. Pochon-Berger

soulève quant à elle le fait que, si la sociolinguistique s'est largement inspirée de l'approche ethnométhodologique et des analyses d'interaction, force est de constater que l'analyse conversationnelle peine encore aujourd'hui à établir des liens pérennes avec le domaine de la sociolinguistique, alors même que ces échanges pourraient s'avérer, selon l'auteure, particulièrement fructueux, notamment dans le domaine de l'acquisition des langues secondes.

6. Conclusion

Ce numéro montre que l'importance de privilégier une approche sociale des faits langagiers n'est plus à questionner. Personne ne semble renier le caractère central de la prise en compte de la dimension proprement sociale des pratiques langagières. Par contre, les contenus proposés dans ce numéro laissent également entendre qu'il faut s'interroger sur la capacité d'implémenter une telle approche dans l'ensemble des pratiques de la communauté des linguistes. La question n'est plus "est-ce qu'il faut le faire?" mais "comment peut-on le faire?". C'est à notre sens une avancée considérable dans le positionnement de la sociolinguistique, dont le rôle aujourd'hui est peut-être moins de se définir comme une discipline en tant que telle que de se reconnaître comme un cadre global qui nécessite d'intenses réflexions sur les plans méthodologique et analytique pour être implémentée de façon constructive. Sans vouloir chercher à hiérarchiser les approches en linguistique, on peut avancer l'idée que la sociolinguistique, non plus seulement comme discipline mais comme cadre théorique global, est ce qui pourrait représenter le signe d'un certain degré de maturité acquis par les différentes disciplines dans l'ensemble des sciences du langage. L'intégration d'une perspective sociolinguistique serait l'indice pour la discipline qui en est à l'origine qu'elle est suffisamment stable aux niveaux théorique et méthodologique pour se permettre d'intégrer toute la complexité engendrée précisément par la prise en compte de la dimension sociale. Ainsi, une approche telle que la phonologie de laboratoire, qui s'est bâtie depuis une vingtaine d'années sur une démarche expérimentale, semble prête aujourd'hui à reconnaître le caractère incontournable de la prise en compte des logiques sociales intrinsèques à la langue et à réfléchir aux manières de les intégrer à ses propres questionnements (Pierrehumbert & Clopper, 2010⁵).

Nous souhaiterions également évoquer les envies et les perspectives de recherche proposées par les contributeurs, qui témoignent de la dynamique perpétuelle de ces échanges interdisciplinaires: entre autres, construire une linguistique du plurilinguisme qui ne se limiterait pas aux seuls apprenants ou plutôt qui élargirait cette notion à l'ensemble des

⁵ Pierrehumbert, J. B. & Clopper, C. (2010): What is LabPhon? And where is it going? In: *Laboratory Phonology 10*, 113-132.

locuteurs (G. Lüdi); intégrer les méthodologies développées par une sociolinguistique qualitative, voire celles de l'analyse conversationnelle, dans les approches variationnistes (S. Schmid); rechercher un équilibre entre approches quantitatives et qualitatives dans les analyses phonétiques des variétés dialectales (G. Abete); encourager l'ouverture de l'analyse conversationnelle d'origine ethnométhodologique à d'autres cadres théoriques et méthodologiques issus de la sociolinguistique (E. Pochon-Berger). A la lecture de ces articles, on voit déjà se dessiner des complémentarités, au sein même de ce volume. Ainsi, le travail réalisé par S. Schmid sur les ethnolectes pourrait interagir avec celui de C. Petitjean sur les représentations sociales des pratiques langagières. De la même façon, apparaissent des liens au niveau méthodologique entre les travaux de F. Cangemi & M. Loporcaro et ceux de G. Abete. On le voit bien ici: si ce numéro ne se veut pas représentatif de la complexité des imbrications disciplinaires à l'œuvre actuellement dans le champ des sciences du langage, il l'est à coup sûr des lignes de force qui émaillent les échanges entre la sociolinguistique et les autres approches des faits langagiers, et plus encore de la volonté de certains chercheurs d'aller toujours plus loin dans la complexification de leurs cadres de recherche.

Ce numéro, ainsi que les nombreuses questions qu'il suscite, sont l'œuvre d'un travail collectif et nous souhaiterions, avant de laisser la parole aux auteurs, remercier les personnes qui ont participé à la mise en place de ce numéro et sans lesquelles cette publication aurait pu difficilement voir le jour: le comité éditorial de la revue, qui nous a donné la parole le temps de ce numéro; l'ensemble des membres du comité scientifique; le responsable de la revue, Gilles Corminbœuf, pour ses conseils et ses encouragements; Florence Rohrbach, pour son soutien logistique et son implication dans la phase finale de la publication de ce numéro, et, enfin, les collègues du laboratoire Parole et Langage d'Aix-en-Provence qui ont eu la gentillesse de participer à la composition, au sens éditorial du terme, de ce volume (Mathilde Guardiola, Yohanna Lévêque, Pauline Peri, Anne Tortel, Stéphane Rauzy et Oriana Reid-Collins).